

François Courdouan

un homme au service de sa ville

**Peste, lèpre, choléra, grippe espagnole...
l'épidémie de Coronavirus fait écho à de nombreux précédents, mais nous l'avions oublié, nous sortions d'une période de 70 ans pendant laquelle l'Europe n'avait pas connu, à l'exception notable du sida, de crise sanitaire majeure.
Pourtant, l'histoire locale garde le souvenir de grandes épidémies, avec leur cortège de frayeurs, de replis, de mesures extrêmes, de morts, mais aussi avec de beaux mouvements de solidarité, de remarquables comportements individuels, émanant de personnes dont le dévouement et le sens du devoir suscitèrent l'admiration et la gratitude de leurs concitoyens.**

L'attitude courageuse et énergique de Jean d'Antrechaus, 1^{er}

consul de Toulon pendant la peste de 1721 a souvent été racontée. Elle est à associer à la grande générosité de la ville de Lorgues qui vint spontanément en aide aux habitants de Toulon alors confinés dans une impitoyable « serrade » et manquant de tout.(1)

Plus près de nous, durant les épidémies de choléra qui frappèrent notre région au XIX^e siècle, un homme se signala aussi par son dévouement et son altruisme, il s'agit de François Courdouan.

Enfant du pays, né le 30 juillet 1830 à Lorgues, François Courdouan a tenu une place importante dans la vie de la commune et dans celle du département, à la fois comme médecin, homme politique et homme de lettres.

L'écrivain publia en 1864 la première monographie consacrée à sa ville : « Histoire de la Commune de Lorgues », nous lui devons aussi une notice historique sur l'église et des poèmes en langue provençale. C'est dans ses pas que nous marchons aujourd'hui nous autres qui essayons d'apporter notre modeste

contribution à la connaissance de notre histoire et à la protection de notre patrimoine. L'homme avait aussi le goût de la chose publique et s'y est investi pleinement. Il eut une carrière politique longue et bien remplie.

Anti-bonapartiste il fut très engagé dans la défense de la République. Il s'opposait en cela aux idées très conservatrices de son père, Louis Courdouan. Ce dernier, distillateur de son métier, fut maire de Lorgues de 1848 à 1851, il se distingua avec son frère Joseph, juge de paix,

par son opposition à l'insurrection républicaine qui suivit le coup d'état de Louis-Napoléon. Le jeune François, alors étudiant à Montpellier, sera lui incarcéré pour avoir protesté contre cette confiscation de la République. Est-ce ces divergences qui l'incitèrent à modifier l'orthographe de son nom, changeant Courdouan en Cordouan ?

Conseiller municipal de Lorgues à partir de 1859 il fut réélu quatorze fois ! En 1870 après la chute du Second Empire, il fut membre de la commission provisoire républicaine installée à la mairie. En 1877, il fut nommé maire par le préfet du Var jusqu'aux élections de 1878 où il céda de son plein gré sa place, redevenant conseiller. Il faut dire qu'il était pris aussi par ses mandats départementaux. Conseiller général depuis 1874, il représentera le canton de Lorgues pendant 18 ans et se distinguera dans l'assemblée départementale par la rédaction de nombreux rapports. Il a contribué pour une très large part à la création de l'Ecole Primaire Supérieure de Lorgues (l'actuelle cité scolaire), il est le promoteur de l'asile de Pierrefeu. Il fut Vice pré-



●●● sident du Conseil général et président de la Commission Départementale. C'est l'aggravation de sa cécité qui l'obligera à mettre un terme en 1892 à son mandat départemental.

Le médecin

Il fut d'abord élève de l'école de médecine navale de Toulon, c'est là qu'il commença à se faire remarquer pour son dévouement en soignant en 1849, nuit et jour, alors qu'il avait 19 ans, des militaires atteints du choléra et du typhus, à l'hôpital de St Mandrier. Son attitude lui valut les félicitations unanimes de ses professeurs.

Il soutint sa thèse de médecine à la faculté de Montpellier en août 1853. Reçu docteur, il s'installa à Lorgues, il avait alors 23 ans. Il ouvrit son cabinet rue des Moulins(2) dans l'immeuble construit en face de la maison familiale d'origine, où son père avait installé son négoce de vin et sur l'emplacement de l'ancien théâtre municipal désaffecté que ce dernier avait acheté à la mairie.

Les épidémies de choléra

François Courdouan connut les cinq épidémies de choléra qui frappèrent le Var au cours du XIX^e siècle : 1835, 1849, 1854, 1865 et 1884.

La première fut certainement la plus redoutable pour Lorgues, elle eut lieu alors qu'il était un jeune enfant de cinq ans.

1835

Après plusieurs alertes, le Choléra Morbus pénétra dans le Var en juin 1835 et s'abattit sur Toulon. A Lorgues le premier décès fut constaté le 18 juillet et l'épidémie se propagea rapidement. Les malades étaient rassemblés dans un hôpital organisé dans l'ancien collège, rue de la Trinité. Les religieuses de Saint-Thomas de Villeneuve, qui étaient en charge de l'hospice, assuraient les soins, aidées par d'autres sœurs de leur ordre venues de Grasse. En septembre lorsque l'épidémie s'arrêta la ville déplorait 210 victimes. Ce fut la plus

grande mortalité du département après Toulon qui comptait 1757 décès.

C'est bien au défaut d'hygiène qu'il faut attribuer ce triste bilan. L'état sanitaire déplorable était la cause essentielle de la propagation de la maladie. L'insalubrité créant des foyers d'infection. Une enquête réalisée dans les différentes villes juste après l'épidémie indiquait :

« Lorgues est bâtie en amphithéâtre, sur le penchant d'une petite montagne qui l'abrite des vents du nord-ouest ; elle domine une plaine d'une lieue étendue .../... »

On distingue la vieille et la nouvelle ville : la première, dont les maisons sont sur la hauteur, et dont les rues sont étroites et fort sales pour la plupart ; la seconde, construite dans la plaine, offrant des rues propres et bien percées.

Il y a dans la ville basse beaucoup de cloaques où les habitants jettent toutes les immondices : on y rencontre aussi de grandes fosses recevant les eaux qui ont balayé la ville, et qui séjournent là pour servir ensuite à l'arrosage des jardins. Ce fut dans cette ville que l'épidémie se déclara et sévit avec le plus de violence. » (3)

A cela vint s'ajouter le fait, qu'à l'annonce du choléra, de nombreux habitants de Toulon avaient fui leur ville, certains d'entre eux s'étaient alors réfugiés à Lorgues : *« Les médecins pensaient, en général, que le mal s'était déclaré spontanément, et que le principe en avait été engendré par les cloaques et les fosses.../... Les personnes étrangères à la médecine pensaient, au contraire, que l'épidémie avait été importée de Toulon ».*

Lorgues comptait alors 5444 habitants, les chiffres ci-dessous montrent bien, par comparaison à d'autres villes du département, l'étonnante virulence de la maladie dans la cité :

La Seyne : 139 morts, Antibes : 92, Hyères : 97, Cuers : 110, Brignoles : 110,

Draguignan : 61, Salernes : 31, Flayosc : 18, Carcès : 18. **1849**

La fabrication de fumier dans les rues, l'existence de cloaques perdurèrent longtemps, il fut très difficile de se défaire de ces déplorables pratiques. Ces usages étaient le résultat de la structure sociale de nos bourgs où de petits propriétaires possédaient quelques oliviers, un bout de jardin, mais habitant en ville et ayant peu d'animaux ils n'avaient pas d'autre solution pour se procurer du fumier. On s'inquiétait de l'état sanitaire à l'approche du danger et une fois celui-ci passé les vieilles habitudes reprenaient.

Ce fut le cas en 1849 quand le choléra réapparut dans le département *« mais la ville ayant été épargnée, les édiles furent obligés dès novembre de la même année, d'autoriser à nouveau le déversement des « barriques » dans les jardins et l'enlèvement des fumiers qu'une fois par quinzaine seulement car « le choléra n'a point touché Lorgues et la saison froide exige moins de précaution ».* Il était cependant conseillé de mettre quelques poignées de plâtre dans chaque baril, *« le plâtre absorbant une partie des exhalaisons méphitiques ».* (4)

Durant cette épidémie, François Courdouan, nous l'avons vu, était alors étudiant

L'hôpital maritime de St-Mandrier. Il sera Sainte-Anne de Toulon.



et soigna avec un grand dévouement les militaires à l'hôpital de S^t Mandrier. Toulon regorgeait alors de soldats de toutes armes revenant de l'expédition de Rome ou attendant d'être envoyés en Algérie. Les hôpitaux ne suffisaient plus. Outre le choléra, la fièvre typhoïde exerçait ses ravages dans la garnison. On compta à Toulon 765 morts, dont 494 dans la population civile et 271 dans les hôpitaux de l'armée et du bagne.

1855

En 1855, François Courdouan était âgé de 25 ans, il exerçait comme médecin à Lorgues depuis deux ans lorsque le fléau frappa à nouveau le Var. Cette fois encore la maladie toucha d'abord fortement Toulon qui connut en 1854 l'une des vagues épidémiques les plus terribles d'entre les cinq. Elle se prolongea jusqu'à la fin 1855 avec des périodes stationnaires. On y dénombra au final plus de 2450 décès : 1850 dus au choléra plus 600 environ causés par trois autres épidémies : typhoïde, rougeole, variole. La municipalité de Lorgues ouvrit une souscription et donna 200 frs en octobre 1855 pour les victimes Toulonnaises. Dès septembre 1854 quelques cas de maladie avaient fait leur apparition à Lorgues, ils occasionnèrent une grande frayeur et la fuite de nomb-

reux habitants. Mais en un mois le danger fut maîtrisé grâce à l'action du docteur Courdouan et de ses collègues : les docteurs Siméon et Bukojemski(5), ainsi qu'à celle de la municipalité Adolphe-Benoit Roux.

Lorgues eut donc en 1855 la chance d'éviter l'épidémie.

Le D^r Courdouan se distingua par son dévouement à Lorgues mais aussi à Draguignan car durant cette période il se partageait entre sa ville et la préfecture où il était allé avec d'autres médecins, à l'appel du préfet, donner ses soins aux habitants atteints par le fléau.

Il reçut pour sa belle conduite une simple lettre de félicitations de l'empereur alors que les autres médecins furent décorés, mais lui était républicain alors que ses confrères étaient bonapartistes.

1865

Cette épidémie apparaît à Marseille le 23 juillet 1865 puis à Toulon le 26 août où elle sévit avec une grande brutalité.

On y compta 1339 morts (970 dans la population civile, 369 dans la garnison).

M. René Brun écrit dans son ouvrage « La Chaussée de Jules César »(6) : « En 1865, Lorgues fut en permanence présente à Toulon auprès des malades en la personne d'un jeune docteur en médecine, de vieille souche lorguaise, le docteur François Courdouan, - le gouvernement impérial l'ayant désigné pour être affecté à la surveillance du « quartier spécial ».

A quelles arrières pensées a pu répondre la désignation par l'autorité préfectorale du jeune docteur François Courdouan, comme médecin des cholériques toulonnais ?.../... le jeune Docteur François Courdouan de Lorgues, fiché par la police comme antibonapartiste.

Tout se passa heureusement bien pour sa personne et pour son comportement professionnel. Retour à Lorgues avec la fin du fléau pour y rouvrir son cabinet médical.../... Retour endeuillé pour pleurer

en famille les deux parents décédés le même jour du choléra et qui n'avaient pas voulu, comme tant d'autres lorguais l'avaient fait, aller chercher refuge dans le Haut-Var, à la Verdière notamment ».

Ces lignes nous laissent perplexe car nous n'avons, de notre côté, pas trouvé de trace de cette présence de François Courdouan à Toulon en 1865. Son dossier de la Légion d'Honneur aux Archives nationales n'en fait pas état. Elle nous paraît donc sujette à caution. Mais René Brun (1887-1987) étant un descendant de la famille Courdouan, a peut être eu accès à des sources familiales que nous ne connaissons pas. A moins qu'il ne se soit basé sur une tradition orale devenu approximative avec le temps. Quant aux « deux parents » décédés, la phrase peut prêter à confusion, il ne s'agissait pas du père et de la mère de François, mais d'autres membres de la famille, puisque ses parents sont morts respectivement en 1871 et 1891.

1885

20 ans plus tard le choléra se déclarera à nouveau dans le Var, en 1884 et 1885. Ce fut la dernière grande épidémie. Cette fois-ci c'est à Toulon que le fléau arriva directement, par bateau en provenance de Saïgon, pour se propager ensuite rapidement à Marseille et aux autres parties de la région.

La ville de Toulon qui comptait alors 70 000 habitants et 12 000 militaires fut à nouveau durement touchée.

D'importantes mesures furent prises avec la participation de l'armée pour essayer de contenir le fléau. Grâce à l'émigration immédiate des toulonnais qui dépeupla grandement la ville et l'éloignement des troupes, le fléau fut contenu à 971 victimes (872 civils + 99 militaires).

L'invasion cholérique fut assez générale dans le département du Var, mais Lorgues ne déplora que 2 morts.

François Courdouan fut nommé délégué de la Commission du Conseil géné-



désaffecté en 1939, remplacé par l'hôpital



